

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

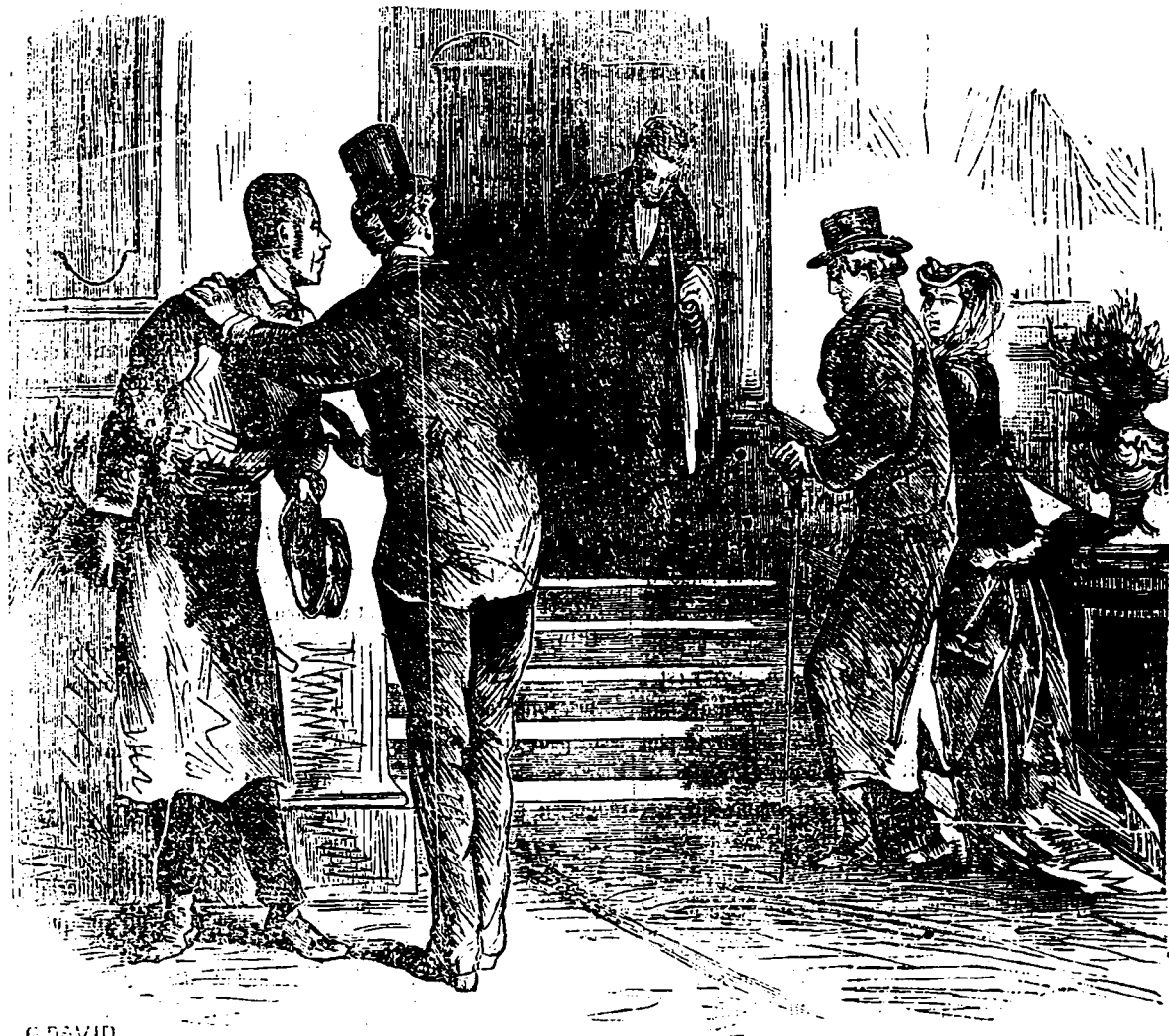
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 34.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 50		Boite 1939, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 22 DECEMBRE 1881.



“ Quel est ce monsieur qui entre avec une jeune dame.” (Page 316, col. 2.)

PÉRINE ROSIER.

(Suite.)

XIII.—*Goutran.*

Le baron de Strény doit jouer dans cette histoire un rôle capital, il nous faut donc, avant de continuer notre récit, mettre rapidement sous les yeux de nos lecteurs le passé de ce personnage.

Goutran appartenait à une excellente famille; il était, du

côté de sa mère, cousin issu de germain de la comtesse de Kéroual.

Pendant toute son enfance et sa première jeunesse, il fut gâté outre mesure par son père, qu'éblouissaient l'esprit naturel et les brillantes qualités physiques de ce fils unique. Un homme sage et prudent se serait effrayé de la prodigieuse précocité du jeune Goutran, mais le vieux baron était faible, et bien loin de prendre l'alarme, il ne songeait qu'à s'extasier.

Doué d'une facilité prodigieuse et d'une intelligence hors ligne, Goutran, élève externe du collège Charlemagne, remportait presque sans travail, tous les prix.

Le baron, pour le récompenser, allait au-devant de ses désirs,

lui prodiguait l'argent, et ne s'inquiétait point de la manière dont il le dépenserait et des habitudes insensées qu'il lui ferait prendre.

A seize ans, le collégien avait deux chevaux à lui dans l'écurie de son père, et chaque soir, en été, on le voyait monter la grande avenue des Champs-Élysées, fièrement en selle sur sa jument pur sang, ou conduisant avec un aplomb d'enfer, du haut des coussins de son dog-kart, un grand stepper irlandais qui trottait à la hauteur du poitrail. Les jours de congé, il ne manquait jamais de se rendre aux courses.

Certes, en principe, nous ne voyons aucun mal à cela, et les élégants plaisirs du sport ne sont pas de ceux, croyons-nous, que l'on doit raisonnablement critiquer.

Mais (car dans presque toutes les choses de ce bas monde il y a un mais), voici où était le danger.

Alors, comme aujourd'hui (quoiqu'en infiniment moins grand nombre), les jolies pécberesses parisiennes choisissaient les Champs-Élysées, le bois de Boulogne et les champs de courses, pour y étaler leurs toilettes sur le reps ou le maroquin de leurs huit-ressorts et de leurs américaines.

Or, ces filles d'Ève, généralement fantaisistes, ne tardèrent point à remarquer ce charmant gamin, qui, gracieusement penché à l'anglaise sur l'encolure de sa trotteuse, le chapeau sur l'oreille, une rose à sa boutonnière, le lorgnon dans l'œil, et suivi à distance par un groom microscopique, leur lançant en passant des regards chargés d'étincelles dont le moindre aurait suffi pour faire sauter une mine.

En échange de ces regards, Gontran reçut des sourires dont le sens n'offrait rien d'énigmatique. Il eut des rendez-vous ; il hanta Mabilly et le Ranelagh. Bref, l'argent que lui prodiguait son père servit à solder l'addition d'une multitude de fins petits soupers, à la Maison d'or et au Café anglais.

Ces dangereuses fréquentations enlevèrent au jeune homme, ou plutôt à l'enfant, cette délicate fraîcheur morale qui est à l'âme ce que le duvet est à la pêche. A peine avait-il dix-huit ans, et déjà, devenu matérialiste et sceptique, il ne croyait plus à rien de ce qui est sacré ; il niait effrontément la vertu des femmes, il *blaguait* l'amour, il ne reconnaissait comme sérieuses que deux choses : l'or et le plaisir.

Ce qui ne l'empêchait pas de conserver la voix la plus douce, les manières les plus patriciennes, et des yeux de page amoureux dans un visage de jeune fille.

Gontran venait d'atteindre sa majorité lorsque son père mourut, le laissant seul et unique maître d'une fortune d'un million.

Certes, avec cinquante mille livres de rentes, le jeune homme aurait pu mener une existence large et brillante, en régularisant le présent et en sauvegardant l'avenir, mais il aurait fallu pour cela ne point se trouver en but à une foule d'entraînements, auxquels, nous devons le dire, il n'essaya même pas de résister.

Les femmes et les chevaux, les soupers et le jeu s'emparèrent de lui tout entier.

Pendant cinq ans le baron de Strény éblouit Paris par l'éclat de ses splendeurs. On citait la beauté de ses attelages, l'excentricité de ses habitudes, le luxe effronté de ses maîtresses. On colportait ses mots spirituels ; on en faisait passer sous son nom un grand nombre qu'il n'avait pas dit ; on copiait sa

façon de s'habiller, de parler, de marcher, de tenir son stick et de porter son lorgnon ; on imprimait les menus des prodigieux dîners qu'il offrait à ses amis et à ses amies dans son joli hôtel de la rue Saint-Lazare ; un petit journal, *le Corsaire*, qui jouissait d'une grande vogue à cette époque, s'était fait le moniteur de ses aventures et de ses duels, car Gontran, très-fort à l'épée et au pistolet, se battait avec la plus extrême facilité et la plus gracieuse insouciance.

En somme, si le baron de Strény avait brillé quinze ans plus tard, nous prenons sur nous d'affirmer qu'il eût été le héros de toutes les chroniques ; mais la chronique, dans ce temps-là, n'avait pas encore pris les fabuleux développements qui font d'elle aujourd'hui la reine du journalisme ; elle n'était guère représentée que par Eugène Guinot, *au Siècle*, et, dans un autre journal, par certain Italien qui, après avoir été, à ses débuts, professeur de musique et de chant, avait fini par devenir, la plume à la main, passé maître en fait de *chantage*.

Or, Eugène Guinot et l'Italien en question ne laissaient guère s'écouler une semaine sans entretenir leurs lecteurs des faits et gestes de Gontran.

Cette vie à grandes guides dura cinq ans. Au bout de ce temps il ne restait rien du million ; il restait même un peu moins que rien, car les fournisseurs, mal payés depuis quelques mois, et flairant la ruine comme les rats, dit-on, flairaient la dernière heure du navire qui va sombrer, commençaient à montrer les dents et à envoyer du papier timbré. L'hôtel, hypothéqué jusque dans ses fondations, n'appartenait plus qu'en apparence au baron de Strény.

A ce moment Gontran pouvait dire encore : *tout est perdu, fors l'honneur*.

Il avait fait d'immenses folies, mais les folies perdent un avenir et ne flétrissent point un nom.

Il lui restait trois partis honorables à prendre : vendre ses chevaux, ses voitures, ses meubles, ses bijoux, payer toutes ses dettes, solliciter une place et se mettre à travailler courageusement pour vivre, ou bien s'engager comme simple soldat et s'en aller gagner en Afrique une épauvette et un morceau de ruban rouge, ou, enfin, prendre un pistolet et se faire sauter la cervelle.

Mais Gontran n'avait ni le courage de la pauvreté, ni celui du travail. Quant au suicide, il y songea pendant quelques minutes, mais il se dit :

— Pourquoi mourir ? la vie est bonne ! Amis, maîtresses et fournisseurs m'ont exploité pendant cinq ans, à mon tour de prendre une revanche ! J'étais dupe et je vais cesser de l'être !

Et il le fit comme il le disait.

Or, ce que Gontran appelait : *cesser d'être dupe*, c'était, ou à peu près, devenir fripon.

Il continua donc à vivre, sinon splendidement, comme par le passé, du moins en conservant les apparences de la fortune et en mettant en œuvre, pour soutenir ce luxe d'emprunt, les mille et une ressources dont l'emploi constitue, dans la vie de dans le monde de Paris, le chevalier d'industrie de bonne compagnie.

Il emprunta de toutes mains et ne rendit jamais ; il acheta pour revendre ; il faillit vingt fois aller échouer sur les bancs de la police correctionnelle, mais il avait de si belles paroles, il savait mettre en jeu, avec une habileté si grande, les promesses

fallacieuses et les espoirs menteurs, qu'il trouva toujours moyen de détourner l'orage ; il joua surtout, il joua sans cesse, et avec un bonheur tellement soutenu, qu'on ne tarda guère, dans les cercles dont il faisait partie et dans les salons du demi-monde, (le mot n'existait pas encore), à s'étonner d'une heureuse chance à tel point persistante.

De l'étonnement au soupçon il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut bientôt franchi. On observa, et l'observation donna la triste certitude que le jeune homme devait sa veine merveilleuse à son adresse et non point au hasard.

Cette découverte avait été faite dans un cercle composé de gens de bonne compagnie qui ne voulaient pas de scandale.

L'un d'eux, le comte de B..., autorisé par sa grande situation, prit à part Gontran de Strény, lui fit comprendre avec la plus exquise politesse qu'à l'avenir il ne trouverait plus au cercle de partenaires ni d'adversaires, et termina en l'engageant à donner sa démission, unique moyen d'éviter une exclusion humiliante.

Gontran, se voyant découvert, aurait dû baisser la tête, se taire et disparaître. Il manqua de tact et comme, après toutes les preuves matérielles contre lui faisaient défaut, il essaya de payer d'audace.

Il parla haut ; il se dit insulté, et prétendant rendre responsable de l'injure qu'il recevait l'honorable gentleman qui venait de se faire l'interprète de l'opinion générale, il lui demanda une réparation par les armes.

Le comte B..., voyant sa démarche si mal appréciée, tourna le dos au baron et s'en alla en haussant les épaules.

— Tout n'est pas fini, monsieur le comte ! s'écria Gontran hors de lui-même, vous entendrez parler de moi !

— Comme il vous plaira, monsieur le baron, répondit le comte de B....

Gontran courut à un autre cercle, dont il faisait également partie, trouva deux très-jeunes gens, fort désireux de se *poser*, en se mêlant à une affaire d'honneur, ne fût-ce que comme témoins, et il les envoya à M. de B....

Les deux jeunes gens revinrent tout penauds.

Ils rapportaient une consultation rédigée et signée par vingt des membres du cercle, les plus considérables. Tous déclaraient que le comte de B... ne devait pas se battre avec le baron de Strény, lequel, à partir de ce jour, était rayé de la liste des sociétaires.

Ils ajoutaient que si le baron de Strény les y contraignait par quelque provocation publique adressée, soit au comte de B..., soit à quelque autre de ses collègues, ils se verraient contraints de publier dans les journaux leur délibération, à laquelle ils joindraient, dans ce cas, un rapide exposé des motifs qui dictaient leur conduite.

Ceci était un coup de foudre.

A une pareille pièce, signée de pareils noms, il n'y avait rien à répondre.

Gontran le comprit, mais trop tard ! Toute cette affaire, que dans l'origine, il ne tenait qu'à lui d'étouffer, allait faire un bruit effroyable ! Il se vit à tout jamais perdu, et il eut un moment de désespoir.

Mais la nature de notre personnage était une de celles sur qui tout glisse, même la honte. Il se dit qu'à Paris, la ville du bruit, du mouvement, de la fièvre, on vit trop vite pour avoir le temps de se souvenir ; que le scandale d'aujourd'hui efface celui d'hier, et qu'on oublie dès le lendemain ceux qui cessent de rester en vue.

En conséquence, il résolut de disparaître pendant quelques mois.

Ce que nous venons de raconter se passait au commencement de l'hiver. Gontran fit ses malles et, sans prendre congé de personne, partit pour Londres.

Il connaissait en Angleterre un certain nombre de gens de *high life*, avec lesquels il avait été en relations intimes à Paris à l'époque de sa splendeur ; Il ne mettait point en doute qu'il ne dût être bien reçu par ces gentlemen, qui ne pouvaient connaître sa ruine, ni surtout la fâcheuse aventure dont il venait d'être le héros.

Il ne se trompait pas. L'hospitalité anglaise ne lui manqua point. De chaleureuses amitiés l'accueillirent, les portes des clubs les plus aristocratiques s'ouvrirent devant lui et il séduisit tout le monde par le charme de son esprit et la grâce de ses manières. Disons en passant qu'en sa qualité d'ex-homme de cheval, de sportman émérite, il parlait l'anglais comme le français, d'une façon parfaitement pure et presque sans accent.

Gontran ne tarda guère à passer pour un beau joueur. Il perdit d'assez fortes sommes avec une exquise désinvolture, sans que le sourire s'effaçât un seul instant de ses lèvres.

Instruit par l'expérience, il avait compris qu'il fallait commencer par se faire plaindre, et qu'un bonheur trop soutenu amènerait infailliblement des soupçons, à Londres comme à Paris.

Bref, il conduisit si bien sa barque que tout le monde applaudit de grand cœur lorsque enfin la chance tourna, et lorsque la fortune cessa de se montrer hostile à cet aimable gentleman qui supportait si galamment la déveine.

Gontran passa huit mois à Londres, vivant d'une façon brillante et fructueuse, et sans doute son séjour se serait indéfiniment prolongé, s'il n'avait, un certain soir, commis la maladresse de laisser tomber de sa manche, au milieu d'un cercle, un fort joli paquet de cartes biseautéés.

Il n'attendit pas qu'on lui demandât des explications dont, malgré toute son adresse, il se serait difficilement tiré à son honneur.

Il regagna son hôtel ; reboucla ses malles ; paya sa note ; envoya chercher une voiture, et, sans perdre une minute, se fit conduire au chemin de fer et monta dans un wagon qui le mit en quelques heures à Brighton.

Brighton ne devait d'ailleurs être pour lui qu'une étape. Il avait envie de revoir la France ; la nostalgie de Paris s'empara de lui.

Il abandonna sans regrets sur la plage anglaise les blondes et vaporeuses ladies et les babys blancs et roses ; il alla s'embarquer à Southampton, et son cœur, que galvanisaient seulement d'habitude le bruit des pièces d'or et le frou-frou des billets de banques, battit d'une émotion sincère, quand, à travers la brume du matin, les falaises normandes se dessinèrent à l'horizon, couronnées par le vieux château de Dieppe.

XIV.—*Gontran.*

(Suite.)

— Il est impossible, matériellement impossible, se dit Gontran, que je ne rencontre point sur la plage ou au Casino, quelques-unes de mes connaissances du monde aristocratique ou du monde des viveurs. J'irai hardiment au premier que le hasard mettra sur mon chemin, et, à l'accueil qui me sera fait, je jugerai bien qu'elle est ma situation dans l'opinion publique.

En conséquence, Gontran alla s'installer à l'*Hôtel Royal*, s'habilla avec son élégance habituelle, déjeuna, alluma un cigare et prit le chemin de cette plage magnifique où se trouve l'établissement des bains de mer.

À peine se promenait-il depuis cinq minutes qu'il se vit en face d'un groupe de trois ou quatre jeunes gens à la mode, en compagnie desquels il avait cent fois galoppé dans les allées du bois de Boulogne, et soupé au *Café anglais* et à la *Maison d'or*.

Il se dirigea vers ces jeunes gens, les deux mains étendues et le sourire aux lèvres, mais non sans une violente trépidation intérieure, car, en somme, rien ne lui prouvait que ces compagnons d'une autre époque n'allaient point lui tourner le dos.

L'événement le rassura bien vite.

Toutes les mains serrèrent les siennes avec empressement et toutes les voix s'écrièrent :

— Comment, c'est vous ?

— Ce cher baron !

— Il y a des siècles qu'on ne vous a vu !

— Où diable étiez-vous, baron ?

— Savez-vous qu'on était tenté de vous croire chartreux ou marié.

— Mais enfin nous vous retrouvons, et, puisque vous êtes à Dieppe, j'espère bien que vous allez vous y garder. On s'amuse ici, cher ami, je vous assure ! Demandez à ces messieurs ; ils vous affirmeront comme moi qu'on s'amuse même beaucoup.

Cet accueil cordial fit éprouver à Gontran une sensation délicieuse, un immense soulagement ; il lui sembla qu'on enlevait de ses épaules un poids écrasant.

En effet, il devenait pour lui clair comme le jour que sa mésaventure de l'année précédente avait fait peu de bruit, ou, tout au moins, que cette fâcheuse histoire était complètement oubliée, sauf peut-être de ceux qui s'y étaient trouvés mêlés d'une façon immédiate, et, ceux-là, il n'était pas bien difficile de les éviter.

Aux questions qu'on lui adressait, Gontran répondit qu'appelé brusquement en Angleterre pour y recueillir un héritage considérable, provenant d'un parent éloigné qu'il connaissait à peine, il avait été reçu d'une façon si courtoise dans les salons aristocratiques, qu'il s'était décidé à passer plusieurs mois à Londres.

— Et, ma foi, je vous avoue, mes bons amis, ajouta-t-il en riant, que cet héritage inattendu de soixante mille livres de rentes arrivait fort à propos, car j'avais notablement ébréché ma fortune, et s'il me restait quatre ou cinq cent mille francs, c'est tout le bout du monde.

Or, en disant ce qui précède, Gontran faisait un coup de maître ; il était bien sûr que le bruit de son héritage prétendu

allait se répandre avec la rapidité de l'étincelle électrique, et qu'à son retour à Paris il recueillerait les bénéfices de cette considération qui s'attache à l'homme dont la richesse grandit ; or, cette considération, pour Gontran, c'était le crédit.

Bref, à partir de ce moment, il vit la vie en beau, et l'avenir s'offrit à ses regards paré des plus riantes couleurs.

Gontran était depuis trois jours à Dieppe, et déjà il songeait à prendre le chemin de fer et à regagner Paris, seul théâtre vraiment digne d'un homme tel que lui, lorsqu'une jeune fille attira son attention.

Cette jeune fille, blonde, délicate, d'une beauté pleine de charme et de distinction, pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans. Elle se promenait lentement sur la plage, offrant l'appui de son bras, avec une sollicitude touchante, à un vieillard de fort grande mine, qui portait à sa boutonnière la croix de Saint-Louis.

Gontran regarda ce groupe avec la plus grande attention ; le délicieux visage de la jeune fille ne lui rappelait absolument rien, mais il se croyait sûr de ne pas voir en ce moment le vieillard pour la première fois.

Ces traits vénérables, qu'encadrait une chevelure d'une blancheur argentée, lui apparaissaient vaguement au fond de la pénombre de ses plus lointains souvenirs. Sans doute, autrefois, dans son enfance, le hasard l'avait mis en présence de ce personnage ; mais où ? à quelle époque ? dans quelles circonstances ? Voilà ce qu'il se demandait vainement ; sa mémoire interrogée ne lui répondait pas.

Curieux d'avoir le mot de l'énigme, le baron de Strény ne perdit point de vue le vieillard et la jeune fille pendant leur promenade, qui fut longue ; et lorsqu'ils quittèrent la plage et se dirigèrent vers la ville, il les suivit jusqu'à la porte de l'hôtel Victoria où ils demeuraient.

À peine avaient-ils disparu sous la voûte de la porte cochère qu'il en franchit le seuil à son tour, et que, mettant une pièce de cent sous dans la main du premier garçon dont il fit la rencontre, il lui demanda :

— Quel est ce monsieur qui vient de rentrer avec une jeune dame ?

— Un vieux monsieur qui a des cheveux blancs et un ruban rouge ? fit le garçon.

— Oui.

— C'est un noble, très-riche, dont le château est à une quinzaine de lieues d'ici, et qui vient, tous les ans, passer chez nous un mois ou six semaines avec sa demoiselle.

— Enfin, comment s'appelle-t-il ?

— M. le comte d'Autiville.

Gontran fit un geste de surprise et eut quelque peine à réprimer un éclat de rire qui montait à ses lèvres.

— Ah ! pardieu, se dit-il à lui-même, voilà qui est bizarre ! Je ne me trompais pas en croyant que ce bon vieillard ne m'était pas inconnu. Je l'ai vu chez mon père il y a vingt ou vingt-cinq ans. C'est mon oncle. Peste ! j'ai là une jolie cousine et qui doit être un fort beau parti. Le comte possède un million, tout au moins, et doit avoir quatre-vingt-un ans. Il y a peut-être là, pour moi, une magnifique affaire. Voyons donc un peu... voyons donc.

Gontran tira de sa poche son portefeuille, y prit une carte qu'il tendit au garçon d'hôtel en lui disant :

—Mon ami, portez ceci à M. le comte d'Antiville et demandez-lui s'il veut bien me faire l'honneur de me recevoir.

Au bout de deux minutes, Gontran était introduit dans l'appartement de M. d'Antiville, et l'octogénaire lui tendait la main en souriant et lui disait :

—En vérité, monsieur mon neveu, il faut que le hasard nous rapproche sur la côte normande pour que vous daigniez vous souvenir que vous avez un oncle.

Puis, s'adressant à la jeune fille, le vieillard ajouta :

—Léonie, je te présente ton cousin, le baron Gontran de Strény, un très-charmant Parisien, comme tu peux le voir, mais si fort oublieux des liens du sang que j'offre de parier qu'il ne se doutait seulement pas de ton existence.

Et la conversation s'engagea.

Cette rencontre et cette visite modifièrent absolument les projets du baron. Il ne songea plus à quitter Dieppe. Le lendemain, il se dit : « Le hasard m'offre une occasion unique de conquérir une belle fortune et de me refaire une position sérieuse et inattaquable ; si je n'en profitais pas, je serais un niais. Mais j'en profiterai. J'épouserai les beaux yeux de ma cousine et les beaux yeux de sa cassette. Ces gens sont de bonnes gens, tout simples et faciles à prendre. Avant quinze jours, je veux qu'ils m'adorent.

En conséquence, Gontran se fit l'assidu compagnon du comte d'Antiville. Il lui offrit son bras pour les promenades sur la plage ; il se procura une voiture confortable et de bons chevaux qu'il conduisit lui-même, quand Léonie manifesta le désir de faire des excursions dans les environs de Dieppe ; enfin, il se rendit nécessaire et même indispensable. La haute opinion qu'il avait de sa personne lui donnait la conviction que pour plaire à la jeune fille il lui suffirait de s'en donner la peine. Donc, ce qui lui importait surtout, c'était de faire la conquête du vieillard.

Il y parvint d'une façon si complète que M. d'Antiville, enchanté de lui et ne soupçonnant rien de ses antécédents déplorable, l'engagea fort, au moment où il quittait les bains de mer avec sa fille, à les accompagner au château qu'il habitait toute l'année à douze lieues de Dieppe.

Gontran accepta avec un ravissement facile à comprendre et se persuada qu'à partir de ce moment il avait bataille gagnée et ville conquise. La campagne et la solitude allaient, croyait-il,

lui devenir de puissants auxiliaires. Il ne demandait que quinze jours pour inspirer à Léonie une passion violente, et le vieux comte serait trop heureux de lui donner la main de sa fille.

Le baron ne se trompait d'ailleurs qu'à moitié.

Le cœur de Léonie était libre ; il se laissa fort naïvement entraîner vers ce beau et séduisant gentilhomme avec lequel des liens de parenté légitimaient une familiarité douce. Ce ne fut point d'abord une passion, mais un chaste et naissant amour qui s'ignorait lui-même.

Gontran ne négligea rien pour aviver la flamme et pour ouvrir discrètement les yeux de l'ingénue. Un roué tel que lui ne pouvait manquer de réussir dans cette entreprise, et il réussit en effet si parfaitement que M. d'Antiville finit par remar-

quer la rougeur de sa fille lorsque Gontran lui offrait son bras, et la rêveuse mélancolie qui s'emparait d'elle quand par hasard son cousin s'absentait pendant quelques heures.

Le vieillard comprit alors qu'il avait fait une imprudence qui pouvait compromettre gravement le repos de sa fille, et il mit Gontran en demeure de s'expliquer sans retard.

Le baron n'attendait pas autre chose ; il déclara son amour, jura que cet amour ne finirait qu'avec sa vie et conclut en demandant la main de sa cousine.

Le comte d'Antiville, séduit par son neveu, était bien tenté de répondre : oui s'écriant tenant. Il n'avait pas besoin de se renseigner sur la naissance du jeune homme et sur les alliances, et, d'un autre côté, l'esprit et les manières de Gontran étaient irréprochables et devaient satisfaire les plus difficiles. Pourquoi donc hésiter.

Le vieillard eut cependant

la force de résister à son entraînement. Il réfléchit qu'il ne savait rien de positif sur la situation de fortune de son neveu, non plus que sur son passé et sur la considération morale dont il jouissait à Paris.

En conséquence, il écrivit deux lettres, l'une au notaire de la famille de Strény (depuis longtemps il le connaissait), l'autre à l'un de ses vieux amis dont le fils était vice-président de l'un des clubs les plus aristocratiques de Paris.

Les deux réponses arrivèrent le même jour.

La première, celle du notaire, affirmait que M. de Strény ne possédait pour toute fortune que quelques dettes oubliées sur le pavé de la grande ville.



La comtesse de Kéroual.

La seconde racontait, sans commentaires, la façon dont Gontran avait été expulsé de son cercle et les motifs de cette expulsion.

Ces tristes nouvelles furent pour M. d'Antiville un coup de foudre. Il aurait peut-être accepté pour gendre un gentilhomme ruiné, ruiné même par sa propre faute, mais un gentilhomme dégradé par une tache infamante, jamais ! Plûtôt que de consentir à un tel mariage, le comte aurait brisé mille fois le cœur de sa fille.

Une heure après, Gontran recevait son congé, donné avec toutes les formes possibles et enveloppé de tous les méagements imaginables, mais si positif néanmoins que le jeune homme comprit bien que ce refus était sans appel, aussi longtemps, du moins, que vivrait M. d'Antiville; mais le digne comte dépassait la quatre-vingtième année et n'avait point une de ces natures vigoureuses qui vont jusqu'à cent ans.

En conséquence et pour se réserver l'avenir (avenir qui, selon toute probabilité, devait être extrêmement prochain), Gontran fit à sa cousine des adieux déchirants; il se prétendit enluminé; il parla de mourir (car, hélas! que lui restait-il désormais à faire dans la vie?); enfin il jura d'aimer toujours, d'aimer jusqu'à son dernier souffle, et il n'eut aucune peine à obtenir de Léonie un serment semblable, accompagné d'une boucle de cheveux et d'un baiser, le premier, le seul.

Aussi Gontran se disait-il avec une conviction profonde en montant dans la voiture qui le conduisait à la plus prochaine station du chemin de fer.

— Si ma bonne étoile permet qu'une apoplexie foudroyante enlève mon cher oncle d'ici à un an, il est lumineux comme le soleil que j'épouserai ma cousine.

L'apoplexie si vivement convoitée par M. de Strény vint en effet, mais un peu trop tard.

Avant de mourir, le comte d'Antiville avait eu le temps de marier sa fille à un loyal et bon gentilhomme qui se nommait le comte de Kéroural, et nous devons ajouter qu'il n'avait pas eu à vaincre une résistance bien forte de Léonie.

La jeune fille, éclairée par la réflexion, s'était avouée à elle-même qu'elle ne pouvait pas estimer Gontran, et que, lorsque l'estime est absente, l'amour conduit dans les abîmes et non plus aux sommets.

En apprenant le mariage de sa cousine, le baron murmura :

— Allons, la fortune m'échappe ! décidément, mon étoile est voilée. Oh ! Léonie, Léonie, vous aviez promis, cependant, vous aviez juré !...

Puis il fredonna sur un vieil air mélancolique ce refrain d'une vieille chanson :

Boucle de cheveux et serment,
Autant en emporte le vent !

Et, ceci fait, il ne pensa plus à Mlle d'Antiville, devenue la comtesse de Kéroural.

Quelques années se passèrent,

Le comte de Kéroural avait réalisé la fortune de sa femme en vendant la terre et le château d'Antiville, et en plaçant les capitaux résultant de cette vente chez un banquier en qui il avait toute confiance.

Le jeune ménage passait ses hivers à Paris, et Gontran le

rencontrait parfois dans le monde, où Léonie obtenait des succès d'élégance et de beauté.

Dans ces occasions (assez rare du reste), le baron de Strény, un parfait comédien qu'il était, savait donner à son visage une expression de tristesse profonde; la tristesse de l'homme qui porte en son sein le chagrin incurable qui le tuera.

Il saluait mélancoliquement sa cousine, sans lui adresser jamais un mot, puis il se tenait à l'écart, silencieux et sombre, dans une de ces attitudes *fatales* que les drames et les romans de cette époque mettaient à la mode.

Léonie ne pouvait arrêter sur lui son regard sans éprouver un frisson involontaire, tout le sang de ses veines affluait à son cœur; elle se disait avec cette crédulité naïve à laquelle les femmes supérieures n'échappent pas plus que les autres :

— Il m'aime toujours, il m'aime plus que jamais. Combien il doit souffrir !... il en mourra peut-être.

Et la pauvre enfant, quoique profondément attachée à son mari et à ses devoirs, éprouvait un vague remords d'avoir oublié ses promesses et trahi ses serments en obéissant à la volonté suprême de son père.

Excepté dans ces occurrences où il attachait sur son visage un masque de mélancolie, Gontran était toujours et plus que jamais un homme de plaisir.

Comment et par quelles ressources pouvait-il suffire aux dépenses de sa vie brûlante? C'est un mystère auquel nous ne nous chargerons pas d'initier nos lecteurs; il nous faudrait, pour être compris, effleurer des matières trop délicates.

Nous nous contenterons de rappeler qu'en tout temps il a existé, et qu'il existe encore à Paris, nombre de beaux jeunes gens, cités entre tous pour le luxe de leurs logis, le grand style de leurs écuries, la désinvolture avec laquelle ils tiennent et perdent des bancs de cinq cents louis, et à qui cependant leurs plus intimes amis ne connaissent ni un arpent de bien au soleil ni un coupon de rente sur l'État.

Gontran se trouvait exactement dans cette situation; il menait un train suffisant, jouait beaucoup, perdait souvent et payait ses dettes de jeu dans les vingt-quatre heures.

De temps à autre, il jetait son dévolu sur quelque riche héritière ou sur quelque veuve jouissant d'une ample fortune, et cherchait à se marier. Tout allait bien jusqu'à l'heure des renseignements, mais, aussitôt qu'une lumière fâcheuse se faisait sur le passé, tout changeait de face et les projets matrimoniaux étaient impitoyablement rompus.

Tandis que ces choses se passaient à Paris, la comtesse de Kéroural mettait au monde sa petite Marthe au château de Rochetaille. Puis, bien peu de temps après la naissance de cette enfant, un immense malheur fondait sur elle à l'improviste: le comte de Kéroural, plein de jeunesse, de force et de santé, succombait en quelques jours aux atteintes d'une violente maladie inflammatoire.

Léonie le pleura sincèrement, et sa douleur fut presque aussi vive que si elle avait éprouvé pour lui un sentiment plus vif qu'une calme et respectueuse affection.

Bien vite, d'ailleurs, elle se vit distraite de cette douleur si légitime et si naturelle.

Gontran de Strény, en sa qualité de parent, ne pouvait manquer de recevoir une lettre de faire-part de la mort du comte.

Lorsqu'il eut brisé le cachet de la double feuille qu'entou

rait un large filet noir, un éblouissement passa devant ses yeux et un tremblement nerveux agita tout son corps.

—Allons, se dit-il, cette fois ma destinée ne dépend plus que de moi, j'ai toutes les cartes dans la main et je défie le diable de venir les brouiller. Léonie est libre, je serai riche.

Et, sans perdre une heure, il écrivit à la jeune veuve une longue lettre, un chef-d'œuvre, dans laquelle, sans faire la moindre allusion à cet amour qu'elle devait croire plus vivant que jamais, il demandait la permission de lui porter ses consolations dans une douleur que les liens du sang l'autorisaient à partager avec elle.

Cette lettre, extrêmement touchante et dans laquelle on croyait sentir passer un souffle d'émotion vraie, remua chez Léonie les plus mystérieuses fibres du cœur. Il lui sembla que l'action de Gontran, offrant de pleurer avec elle l'homme par qui il avait été dépossédé du bonheur rêvé, était une action héroïque. Elle ne se sentit plus seule au monde, elle se réjouit de savoir qu'il existait une âme vraiment grande, et que les nœuds d'une étroite sympathie attachaient cette âme à la sienne.

En conséquence, elle répondit à Gontran, et sa réponse ne renferma que ce mot unique : **VENEZ !**

Le surlendemain, M. de Strény descendit de la malle-poste à la grille du parc, et, après s'être composé un visage de circonstance, il saisit la main que Léonie lui tendait, il la porta vivement à ses lèvres et la jeune femme sentit tomber une larme sur cette main. Or, personne n'ignore combien une larme versée à propos fait faire du chemin dans les choses d'amour.

Assurément Léonie, portant depuis quelques jours à peine le deuil rigoureux des veuves, était à mille lieues de s'avouer qu'elle aimait Gontran plus qu'à l'époque où elle pouvait le regarder comme son fiancé, mais le moment était proche où il lui serait impossible de conserver la moindre illusion à cet égard.

Le lendemain, arriva l'heure des confidences.

Gontran ne sachant pas au juste jusqu'où étaient allées les révélations faites jadis à son oncle par ses correspondants parisiens, et par son oncle à Léonie, jugea prudent de parer à tout en engageant volontairement sa barque dans les récifs d'une confession générale.

On devine que cette confession fut arrangée avec une adresse, avec une entente de l'ensemble et du détail, qu'un romancier, habile dans son métier, n'aurait point désavouées.

Gontran fit naviguer son récit avec une dextérité incomparable parmi les écueils les plus dangereux ; il ne déguisa point ses torts, de manière à se conserver les mérites de la sincérité et du repentir, mais il sut leur donner une couleur romanesque presque séduisante, et sans plaider les circonstances atténuantes, il eut l'art de les faire ressortir des incidents même de sa narration.

Si bien, qu'après avoir écouté Gontran, Léonie s'avoua à elle-même que la franchise de son cousin rachetait ses fautes, que le repentir effaçait tout, et que d'ailleurs le comte de Strény, fort jeune encore à l'époque où ces erreurs avaient été commises, n'était devenu coupable que par suite de certains entraînements auxquels les gens les plus rigides et les plus timorés n'auraient peut-être pas mieux résisté que lui.

Bref, non-seulement il reconquit d'emblée le terrain qu'il avait perdu jadis, mais peut-être même devint-il, grâce aux orages de son passé, plus intéressant aux yeux de Mme de Kéroual que s'il n'avait jamais failli, et, de la meilleure foi du monde, elle se demanda comment son père, le comte d'Antiville, avait pu, pour de si pardonnables peccadilles, repousser l'alliance d'un gentilhomme à ce point accompli.

On voit que les affaires de Gontran prenaient dès ce début une tournure favorable, et qu'il avait les meilleures raisons pour croire qu'un succès final et complet ne se ferait pas attendre.

XV.—Gontran et Léonie.

Gontran savait à merveille que Mme de Kéroual, si vivement qu'elle fût entraîné vers lui, avait trop le respect des convenances pour consentir à devenir sa femme avant un laps de deux années révolues, tout au moins.

Or, pendant ce long intervalle, des obstacles nouveaux pouvaient naître. Qui sait si la réflexion n'éclairerait pas la jeune veuve ? Qui sait si des délations nouvelles ne lui viendraient point révéler des faits qu'elle devait ignorer ?

Gontran ne voulut point en courir les chances. Il résolut de rendre le mariage nécessaire en se donnant sur la comtesse des droits imprescriptibles.

L'entreprise était malaisée, car Léonie offrait le type accompli de la chasteté la plus absolue ; mais en fait de séduction, pour notre héros, l'impossible n'existait pas. Il environna la comtesse de tant de pièges habilement tendus, que la pauvre femme, aveuglée, fascinée sentit ses forces épuisées après une longue résistance, et succomba presque à son insu.

Quand son ivresse d'un instant se fut dissipée, quand s'évapora le nuage qui couvrait ses yeux, elle s'était donnée un maître. Et quel maître !

En se réveillant maîtresse du baron de Strény, Léonie eut un mouvement de honte, de remords et presque de désespoir. Toutes les délicates pudeurs de son âme étaient froissées, flétries ; elle ne se reconnaissait plus ; elle se faisait horreur à elle-même.

Cette sorte de crise, cet état violent de la femme qui se débat entre la vertu d'hier et la faute d'aujourd'hui, furent, d'ailleurs, de courte durée.

Léonie fit à son tour l'essai de l'infamale logique inventée par le diable à l'usage des filles d'Eve.

Elle se dit qu'après tout son erreur avait pour excuse un amour sans borne, et une absolue confiance en l'homme qui la lui avait fait commettre, et que, par conséquent, plus cet amour et plus cette confiance grandiraient, et plus sa faute deviendrait excusable. C'était un premier pas ; elle en fit un second et elle arriva assez rapidement à se demander de bonne foi si véritablement elle était coupable d'avoir cédé à celui qui, en devenant son mari, deviendrait en même temps le second père et le protecteur légal et légitime de son enfant.

C'est ici que cet funeste logique, dont nous parlions il n'y a qu'un instant, joua son rôle. Léonie, voulant à toute force atténuer sa faute à ses propres yeux, et se convaincre de plus en plus de la justesse des raisonnements qu'on vient de lire,

résolue de redoubler d'amour et de confiance, puisque sa justification était là et non point ailleurs.

En conséquence, pour se bien prouver que son amour était absolu, elle céda de nouveau parce qu'elle avait cédé une première fois, et, afin de se démontrer irrécusablement que sa confiance n'avait pas de bornes, elle prévint le cas de sa mort possible, et elle remit à Gontran un testament, tout entier de sa main, par lequel elle lui confiait l'administration de sa fortune en le nommant tuteur de sa fille.

Gontran eut l'adresse de se faire beaucoup prier pour accepter le dépôt de ce testament; mais les instances de Léonie devinrent si pressantes, qu'il parut ne pas vouloir la désoler par un refus, et qu'il céda en frémissant de joie.

C'était beaucoup déjà; ce n'était pas encore assez. Le baron de Strény appartenait à la catégorie de ces hommes habiles dont la précaution est de tout prévoir et de ne rien abandonner au hasard.

Il voulut tenir dans ses mains des armes contre la comtesse. Il lui écrivit des lettres où la passion chantait sur le rythme le plus échevelé; et Léonie, tremblant de se voir accusé par lui de froideur et d'indifférence, se mit au diapason de ce lyrisme, et répondit d'une façon non moins brillante et non moins significative. Gontran étiqueta et numérotait ces réponses et les enferma dans un portefeuille à triples serrures, comme pièces précieuses qu'il fallait conserver avec le plus grand soin.

Voilà où en étaient les choses au moment où nous avons vu le baron de Strény descendre de la malle-poste devant la grille du parc, et où nous l'avons présenté à nos lecteurs.

Gontran et Léonie, en quittant l'allée sombre dans laquelle ils s'étaient engagés, débouchèrent sur la pelouse qui s'étendait devant le château.

—Où donc est notre chère Marthe? demanda le baron qui feignait de ressentir un attachement profond pour la petite fille. Pourquoi ne vient-elle pas m'embrasser? Est-ce qu'elle ne m'aime plus?

—Ah! mon ami, répliqua vivement la comtesse, vous n'en croyez pas un mot! Vous avez toujours été pour elle d'une bonté touchante et ma fille ne peut être ingrate.

En ce moment, Mme de Kérourat vit Péline et les deux enfants à une fenêtre du rez-de-chaussée.

Elle fit un signe, et la femme de Jean Rosier, quittant le château, se dirigea de son côté en tenant Marthe par la main.

L'enfant obéissante approchait sans résistance, mais avec une timidité qui ressemblait presque à de la frayeur.

Gontran la prit dans ses bras et l'embrassa à vingt reprises en murmurant à son oreille ces tendres paroles que les pères savent dire aux enfants; mais, tout en paraissant ne s'occuper que de Marthe, son attention se fixait en réalité sur Péline.

Quand cette dernière se fut éloignée avec la petite fille, il dit à la comtesse:

—Il me semble que cette personne n'était point à votre service lors de ma dernière visite, et que je la vois aujourd'hui pour la première fois.

—Vous ne vous trompez pas.

—Qui donc est-elle?

—La femme de mon nouveau garde-chasse, une bonne et digne créature très-intéressante, en qui j'ai la plus grande confiance.

Quelles sont ses fonctions auprès de vous?

—Oh! elle cumule et ses fonctions sont nombreuses. Elle est ma femme de charge, ma femme de chambre, et, en outre, elle s'occupe beaucoup de Marthe qu'elle aime comme sa propre fille. Péline est un trésor dans cette maison, une véritable trésor.

—Quel enthousiasme! s'écria Gontran en souriant.

—Ce n'est pas de l'enthousiasme, c'est de la reconnaissance, car je sens bien que si Péline venait à me manquer maintenant, il me serait impossible de la remplacer.

—Eh bien! ma chère Léonie, reprit le baron, puisque ce trésor vous est si précieux, prenez garde qu'on ne vous l'enlève.

—Et pourquoi me l'enlèverait-on?

—N'avez-vous donc pas remarqué que votre femme de confiance est d'une beauté surprenante, et que son visage pâle et brun rayonne comme celui d'une madone de Vélasquez ou de Murillo?

—Je l'ai remarqué parfaitement; mais je suis bien tranquille. Péline est encore plus honnête qu'elle n'est belle, ce qui n'est pas peu dire. Elle a pour son mari et pour son enfant une inébranlable affection; et, d'ailleurs, ajouta la comtesse avec un sourire, nous vivons dans un pays où la vertu des femmes est rarement en péril, car les séducteurs ne sont pas communs.

—J'ajouterai foi tant qu'il me plaira aux mérites de votre Péline, reprit Gontran; mais croyez-moi, chère Léonie, ne la conduisez pas à Paris.

En ce moment, le valet de chambre vint s'informer de l'heure à laquelle il fallait servir le dîner.

Mme de Kérourat interrogea du regard M. de Strény.

—Oh! répondit celui-ci, quand vous voudrez, et le plutôt sera le mieux. J'ai une faim de voyageur. Je vais aller pendant cinq minutes dans mon appartement, où sans doute on a porté mon bagage, j'y réparerai le désordre de ma toilette et je viendrai vous offrir mon bras, ma chère cousine, pour vous conduire à la salle à manger.

—Allez, je vous attends ici.

(La suite au prochain numéro.)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.